

Prix de l'Abonnement - Edition Quotidienne				
1 An	6 Mois	3 Mois	1 Mois	
POUR LES ETATS-UNIS	\$ 9.50	\$ 4.50	\$ 2.25	\$ 0.75
POUR L'ETRANGER	12.15	6.10	3.05	1.05

LE NUMERO



CUNO SOUS

Prix de l'Abonnement - Edition Hebdomadaire				
1 An	6 Mois	3 Mois	1 Mois	
POUR LES ETATS-UNIS	\$ 3.00	\$ 1.50	\$ 1.00	\$ 0.75
POUR L'ETRANGER	4.00	2.05	1.35	1.05

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

POLITIQUE LITTÉRATURE

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES ARTS

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 5 AOUT 1913

86ème Année

Le Triomphe Grec

Nous publions la lettre écrite par un correspondant du Figaro, qui expose l'état d'esprit des Grecs au moment où la guerre a éclaté entre les alliés de la veille.

Salonique, 18 Juillet.
Je suis arrivé cette nuit à Salonique. On m'y vaccina tout à l'heure contre le choléra et demain matin, je partirai pour le quartier général.

J'ai passé à Athènes une nuit et une matinée, et je n'ai fait espérer que de toucher la terre grecque, mais le spectacle que donnent ses enfants est d'une grandeur qu'il faut subir avant d'en être épuisé. La guerre nationale, la guerre de races à vrai dire, c'est il y a quinze jours qu'elle a commencé par la félonie bulgare. Contre le Turc, la haine du Grec était une jeune haine de cinq cents ans; mais il y a près de quinze siècles qu'il a souffert du Bulgare. Avec le Turc, le Grec, maître du commerce dans l'Empire, détenteur de l'intelligence, de la capacité de travail, placé aux bons postes de l'administration, trouvant des accommodations, et il n'avait à lui reprocher que d'occuper et de laisser en friche des territoires peuplés et justement revendiqués par l'hellénisme. Mais, face à face avec le Bulgare envahisseur, il n'a pas cessé de lui disputer cette riche Macédoine, dont il était le possesseur historique, et cette âpre lutte, poursuivie tout le long de tant de siècles, avait pris depuis vingt-cinq ans, avec la constitution des comitatidis, un caractère sanglant et désespéré, qui allumait de rouges flammes dans l'âme des deux peuples. Le prodige fut de pouvoir unir un instant leurs mains pour une œuvre commune et ce fut le prodige accompli par M. Venizelos.

Il faut dire que les Grecs, durant la première guerre, se comportèrent en braves soldats et en loyaux alliés et qu'il n'a pas dépendu d'eux qu'un règlement équitable assurât la paix entre ceux dont l'union venait de jeter la puissance ottomane. Mais, attaqués par les Bulgares à l'heure même où ils acceptaient de soumettre leur différend à l'arbitrage, ils se sont jetés au combat avec un enthousiasme forcené. Sourds à la voix de leurs chefs, les soldats, dédaignant de se servir de la balle, s'élançant sur les positions la baïonnette en avant; ils montent à l'assaut en chantant, et leurs officiers, pour retenir un élan souvent téméraire, sont obligés de se précipiter au premier rang devant eux. Voilà les récits que me font ceux qui reviennent du combat, voilà ce que me disent tous les officiers que je rencontre, ce que me confirme le général Eydoux, chef de la mission française, qui ne marchande pas son admiration à la bravoure des troupes, et voilà ce qui explique la proportion considérable des mises hors de combat — plus de 10 pour cent de l'effectif — et le nombre très grand des officiers tombés sur le champ de bataille — six colonels dans une seule action.

Mais c'est toute la Grèce qui se bat avec ses soldats. Le cœur innombrable de la nation unanime palpite avec eux, pousse dans leurs artères le sang de l'héroïsme, les jette à la guerre sacrée dont le gain sera après tant de siècles de recueillement et d'espérance, la libération définitive de l'hellénisme.

On a envoyé aux armées comme sous-officiers les élèves des écoles militaires, des jeunes gens de dix-huit à vingt ans et ils se sont bien battus, témoins, entre autres, les fils et le petit-fils de M. Dragoumis, le jeune Dragoumis et le jeune Melas, qui tous deux blessés en Epire viennent de reprendre du service. On a constitué en même temps un bataillon de boys-scouts que l'on emploie à Athènes dans les administrations militaires et qui permettent à des soldats vigoureux d'aller au feu. Ceux qui ne peuvent porter les armes s'ingénient à se rendre utiles; ceux qui sont ri-

ches donnent leur argent; ceux qui sont pauvres donnent leur temps et leur bonne volonté. De toutes parts, l'hellénisme frémissant a jeté au secours de la mère patrie le meilleur de ses forces vives. Les Grecs d'Amérique ont fourni un bataillon tout équipé et tout encadré; il en est venu d'Australie, d'Asie Mineure, de tous les points du dessainement des Grecs migrants; les élégants et beaux Crétois sont douze mille en bottes noires et en petits toquets. Vous rencontrez à tout instant un soldat, un sous-officier qui parle français ou anglais avec élégance et précision; vous vous étonnez et celui-ci vous explique qu'il était employé de banque à Alexandrie; cet autre vient de Marseille; un autre de Londres. Sous les galons de sergent, j'ai trouvé à Athènes, le fils de M. Vlasto, que j'ai connu bien des Parisiens, et qui attendait avec impatience une livraison de camions automobiles pour les amener en Macédoine, et le général Soutzo, avec qui j'ai voyagé d'Athènes à Salonique, me disait que le sergent Vlasto, chef du service des automobiles, avait rendu cet hiver à l'armée d'Epire d'appréciables services. Enfin, c'est une levée générale, un épanouissement sacré de tout l'hellénisme et, selon le mot d'un officier français de la mission, la mobilisation de l'hellénisme enflammé pour la guerre sainte, pour la guerre historique et fatale, et qu'il veut irrévocable.

Et savez-vous combien, dans peu de jours, la Grèce aura sous les armes de soldats mobilisés, habillés, équipés, prêts chacun à tenir son rôle? Deux cent soixante-cinq mille (265,000). Vous avez bien lu, c'est-à-dire près de dix pour cent de l'effectif total de la population, puisque la Grèce compte deux millions huit cent mille habitants. Je tiens ce chiffre du général Eydoux lui-même et personne, je le pense, ne se rencontrera pour discuter son affirmation.

Mais, avec ces 265,000 hommes, il y a les femmes. La fureur de sacrifice des femmes grecques est un spectacle qui tient du sublime. Sous la direction et l'exemple de la reine Sophie, de la princesse Marie, des princesses Hélène et Alice, qui toutes se sont ingénies dans le dévouement, il n'est pas une femme grecque, pas une dame de la société, qui, infirmière dans les hôpitaux, ouvrière dans les usines, n'ait donné sa part dans l'œuvre commune. J'ai voyagé jusqu'à Athènes avec une jeune fille du monde qui, après une dure campagne de huit mois d'hôpital, fatiguée, venait d'arriver pour se reposer à Lausanne où l'avait surpris la nouvelle de la guerre recommençante, et, tout aussitôt, elle était repartie pour reprendre son poste charitable. Combien sont-elles ainsi, que les blessés de ces horribles combats trouveront demain à leur chevet!

Oui, en vérité, c'est le plus noble et le plus pathétique exemple que la Grèce offre présentement au monde, celui d'un peuple qui, attaqué, lutte non seulement pour son existence et son développement, mais pour son prestige historique. Et quoi qu'il arrive désormais, cette patrie, du moins la Grèce l'a valeureusement gagnée. Elle en est orgueilleuse à juste titre. Elle a le sentiment, qui s'exprime avec une joie naïve, d'avoir pris avec éclat sa revanche de cette campagne malheureuse de 1897, où des préparations insuffisantes causèrent un désastre dont le souvenir restait cuisant à son amour-propre. La voici maintenant lavée et bien lavée des tristesses de Larissa. Elle le doit en partie, et le peuple ne l'oublie pas, aux enseignements de la mission française, à la méthode introduite par celle-ci dans l'organisation militaire, à la confiance que lui rendit dans ses propres vertus le zèle intelligent des officiers français. Mais elle le doit aussi à son Roi. Il suffit de causer avec des Grecs

pour constater sa popularité. On ne parle du roi Constantin qu'avec des mots enthousiastes et reconnaissants; on le vante pour son esprit militaire, pour le goût ardent qu'il a toujours eu des choses de l'armée; on lui fait honneur de l'intelligence avec laquelle il a conduit les armées grecques en Macédoine et en Epire, de l'ardeur et de la confiance qu'il a su leur communiquer, et la rapidité foudroyante avec laquelle, depuis douze jours, il a brisé l'offensive bulgare et culbuté la base tactique de son adversaire, à achevé une renommée pour laquelle ses ardens compatriotes n'ont pas assez d'hyperboles. La Grèce, dans sa triomphale ascension, avait besoin d'un stratège; ils ne doutent plus que les dieux le lui aient envoyé, et certains n'ont pas hésité à lui donner son nom. Ils l'appellent Napoléon.

En dépit des heures brèves que j'ai passées à Athènes et à Salonique, j'ai pu y rencontrer un certain nombre de personnages que je connais de longue date, et causer avec eux assez longtemps pour avoir une opinion sur la pensée des milieux politiques à l'heure où j'écris. J'ai vu successivement le ministre des affaires étrangères, M. Coromila, M. Dragoumis, gouverneur général de la Macédoine; M. Périclès Argyropoulos, qui, à trente-deux ans, préfet de Salonique, est en train de faire la plus brillante carrière; enfin le président du Conseil, M. Venizelos, l'homme d'Etat précis, patient et fort, à qui la Grèce doit sans conteste une grande part de ses joies présentes. Je pourrais et devrais ajouter le général Eydoux, de qui M. Venizelos me parlait tout à l'heure dans les termes les plus affectueux, et le prince Georges dans la bienveillante familiarité de qui j'ai eu le plaisir de faire la route de Paris à Athènes. Si de tels personnages ne sont pas qualifiés pour révéler la volonté grecque, à qui faudra-t-il s'adresser?

Les grandes puissances s'emparent si elles s'imaginaient qu'il leur suffira cette fois d'expédier à Belgrade et à Athènes une note diplomatique pour arrêter la guerre. La Grèce est à juste titre fière de sa victoire, mais elle n'a rien de ce que les appétits européens en font une victoire à la Pyrrhus; elle veut que les résultats en soient nets et durables. Elle ne poursuit pas la destruction de la Bulgarie, mais elle exige que l'équilibre balkanique, enfin réalisé, s'il donne à la Bulgarie sa part, ne lui donne rien de plus. Le Bulgare prétendait à l'hégémonie, mais à quels titres disent-ils? Sur quoi la fonderait-il? Sur le nombre? Mais le peuple bulgare est très loin de surpasser en Macédoine le peuple grec. Sur la civilisation? Mais il est en train de prouver par l'atrocité de sa conduite ce que vaut sa civilisation. Sur sa force militaire? Elle est abattue.

Le Bulgare aura donc ce qui lui revient et le partage fait, la péninsule comprendra trois nations d'importance numérique et d'étendue sensiblement égales, la Grèce, la Serbie, la Bulgarie. Que celle-ci se garde donc de se plaindre. Elle n'aura pas fait un mauvais marché.

La Grèce, qui s'attendait à la guerre, eût pu la provoquer; alors qu'en face de son armée rassemblée à Salonique, nulle force bulgare n'était encore opposée. Cependant, il lui a répugné de se jeter la première sur son allié; elle l'a stoïquement, chevaleresquement, laissée achever sous ses yeux sa concentration et enfin, pour qu'elle s'ébranlât, il a fallu l'attaque délibérée des divisions bulgares se ruant sur ses troupes. La Bulgarie est battue, tant pis pour elle; la paix sera signée non dans les chancelleries, mais sur le tapis d'une conférence, non sur le champ de bataille et, on l'espère, à Sofia.

Tout à l'heure, avant de monter sur le contre-torpilleur qui maintenant le ramène à Athènes, M. Venizelos, arrivé cette nuit d'Uskub où il s'est rencontré avec M. Pachitch, voulut bien me convier à une promenade en automobile aux environs de Saloni-

que, et, comme je lui disais: "Ne redoutez-vous pas que les puissances ne fassent pression sur la Grèce pour conserver à la Bulgarie le port de Cavalla que vous occupez?" Ses lèvres se pincèrent et il devint pâle.

— J'espère, fit-il avec un petit frémissement, qu'il ne se trouvera personne pour me poser une telle question.

Puis s'animant: — Comment oserait-on nous demander de remettre la vie et le sort de populations de notre race à des gens qui ne savent qu'exterminer et dévaster. C'est une question de civilisation qui est en jeu. Nous n'abandonnerons pas à la férocité des vaincus des âmes de notre langue et de notre sang.

Ceci fut dit avec une émotion et une force intérieure dont il était impossible de n'être pas saisi.

Ne nous dissimulons point que cette question des massacres est capitale. De toutes les bouches, j'entends des récits d'une république atroce. Ce ne sont qu'engorgements, mutilations, villages rasés, enfants massacrés, femmes violées, oreilles, nez, doigts coupés, lapidations, etc. Je me propose de contrôler sévèrement ces récits et d'aller voir sur place, à Séres, à Drama, à Demir-Hissar, partout enfin, les traces des ruines et des meurtres. Mais, si la moitié seulement des crimes que l'on dénonce est démontrée, il faudra se demander pourquoi l'on a chassé de Macédoine les Turcs qui n'en ont jamais tant fait.

GEORGES BOURDON.

CHINE.

La révolution est à peu près vaincue.

Hong Kong, 4 août. — La révolution des provinces du sud de la Chine a été pratiquement vaincue et la déclaration d'indépendance des provinces révolutionnaires abrogée. On célèbre à Canton la fin de la rébellion.

Il paraît que le général Lung Chi Kuang, commandant victorieux des troupes du gouvernement de Kwang Si, a été nommé gouverneur général de Kwang Tung.

Le gouverneur rebelle, Chang, de Kwang Tung, qui a dit au début de la révolution ne pas approuver la politique séparatiste des états du sud, est attendu à Hong Kong ce soir. Il a fait fuir ses deux aides de camp, ainsi qu'un officier de l'armée, sous prétexte qu'ils conspiraient.

Les artilleurs de Canton ont tué leur lieutenant-colonel, et se sont ensuite rendus aux bureaux du gouvernement, où ils ont pillé le trésor. En des boulets tirés par les artilleurs est tombé sur la préfecture tuant une douzaine de personnes.

LA SITUATION AU VENEZUELA.

Caracas, 4 août. — Le Président Gomez a l'intention de se mettre à la tête de l'armée vénézuélienne opérant contre Cipriano Castro, dont les partisans se sont soulevés dans les provinces de Falcon et Tachira, ainsi que dans les régions de l'est du Venezuela. Le président a publié aujourd'hui la proclamation suivante: "Castro, l'ancien dictateur, ayant troublé la paix du pays, je vais me mettre moi-même en campagne pour rétablir l'ordre. Je sais que chaque général, officier ou soldat accomplira son devoir."

Une armée de vétérans et de plusieurs milliers de recrues, est mobilisée à Maracay à 50 milles au sud-ouest de la capitale. Ces troupes vont attaquer Coro et chasser les forces de Castro.

Une autre armée est en train de se réunir à Barquisimeto, capitale de l'état de Lara, à 165 milles au sud-ouest de Caracas. Cette armée sera pour empêcher la fuite de Castro dans l'intérieur.

Bien que les affaires soient tranquilles et que les valeurs de Bourse aient beaucoup baissé, le peuple a confiance dans le gouvernement pour réprimer la révolution.

LA RÉVOLUTION MEXICAINE

ORIGINES ET TENDANCES DE LA RÉVOLUTION

Le mouvement insurrectionnel de l'état de Campêche, sous les ordres du général Castillo Brito

Une lettre d'un Mexicain

Nous avons reçu d'une personnalité mexicaine une étude substantielle sur les événements qui se déroulent dans son pays depuis ces dernières années. Nous l'insérons volontiers, parce qu'elle nous paraît fournir sur leurs causes et sur leurs tendances des vues qui n'ont pas encore été clairement exposées et que nos lecteurs liront avec intérêt.

Les personnes au courant des choses du Mexique affirment que la paix est prochaine. Nous le souhaitons, nous espérons que sera une paix durable et profitable à la vie économique et à l'essor du courageux peuple mexicain.

Origines et tendances de la révolution.

Parlant sans parti pris, Porfirio Diaz sera toujours considéré comme un grand homme d'Etat mexicain.

Sous son administration, la République mexicaine se développa beaucoup dans la voie du progrès, non seulement du progrès matériel, mais dans toutes les branches de la civilisation. Mais, Porfirio Diaz commet de graves erreurs: son gouvernement ne fut qu'une tyrannie habilement organisée; il voulut maintenir la paix bien que violant les droits les plus sacrés et méconnaissant fréquemment la souveraineté des états fédérés; l'autonomie des Etats était purement nominale.

En plus, le gouvernement de P. Diaz, en vint à laisser toutes latitudes aux "científicos", qui, à l'ombre du pouvoir commirent les abus les plus scandaleux. Ces "científicos" s'enrichirent en très peu de temps, trafiquant au grand jour de tous les intérêts les plus légitimes de la nation. Les principes postes publics étaient en leur temps les plus scandaleux. Ces "científicos" étaient sujets à tarif. Le peuple se vit déposséder des terres nationales et mêmes de celles faisant partie des territoires réservés aux Indiens.

La Justice, les droits les plus sacrés, l'honneur et l'intégrité de la patrie — tout se trouvait en péril entre ces mains impures.

Le Peuple mexicain ne pouvait supporter plus longtemps à la tête du pays ces hommes corrompus et insatiables. De toutes parts la misère augmentait au foyer des prolétaires auxquels on supprimait les moyens d'améliorer leur sort par un travail honorable. Partout le mécontentement est au comble et la haine de ce pouvoir amène la formation de groupes d'hommes nouveaux, d'autres éléments, l'insurrection d'un sang nouveau, vigoureux et sain, dans les artères de l'organisme officiel, se faisait sentir comme une nécessité suprême.

Madero se rendit clairement compte des nouvelles aspirations du Peuple mexicain. Ayant épuisé les moyens légaux, la bannière révolutionnaire se leva en 1910. Il inscrivit sur cette bannière les grands principes: démocratie, répartition équitable des richesses agraires, — suffrage libre et effectif, — président élu à temps et non rééligible. La révolution triompha, parcequ'elle contenait dans ses principes, la condensation des justes revendications populaires.

Madero devint l'idole du Mexique; sa popularité étant sans précédent; il fut nommé Président pour ainsi dire par acclamation.

Madero une fois au pouvoir se mit au travail avec la foi d'un apôtre; mais il n'eût pas l'habileté de l'homme politique qui doit gouverner. Il commit de graves erreurs; il fut faible, beaucoup trop bon et trop crédule; il mit sa confiance dans l'armée tout en

laissant en fonction un grand nombre d'éléments de l'ancien régime, surtout, parmi les "científicos". De la provocation, les principales difficultés qu'il rencontra.

Malgré cela, la paix était déjà une chose accomplie dans toute la République. Dans le Chiuhua, Orozco était vaincu et même tenu pour mort; Zapala se trouvait isolé dans le Morelos et réduit à un très faible champ d'action. Alors s'éleva une sorte de conjuration militaire dirigée par Félix Diaz; virent les "Dix jours tragiques"; de la forteresse Diaz tira à tort et à travers sur la ville de Mexico; 5,000 citoyens paisibles sont tués. Cette "Dizaine tragique" se termine par le "Pacte de la Citadelle".

Le gouvernement de Huerta, qui a pour base la trahison avec l'assassinat du Président Madero et du Vice-Président Pino Suarez, s'est installé. Comme si cela n'était pas suffisant, il met en pratique les horribles procédés de la terreur. Le poignard, le revolver, le froid assassinat l'emportent... Il n'y a plus de foi publique, ni fidélité dans les promesses les plus sacrées; c'est pleinement une politique florentine qui est inaugurée et qui remplit d'horreur et de méfiance.

La nation se leva indignée contre ces crimes. Elle veut l'accomplissement des promesses de la révolution de 1910; elle veut un gouvernement qui émane de la volonté libre du peuple et elle veut pouvoir tenir le front haut et pur de toute ignominie.

Ceci est la raison et l'objet du soulèvement à la tête duquel sont Carranza et Maytorena; voilà la cause du mouvement violent qui surgit de la république mexicaine. Bien triste est que le sang doive couler à torrents! Il est bien lamentable qu'il faille tant de destructions dans un pays civilisé; mais il faut bien confesser que la cause est noble et digne... Quel pays, dans les temps où nous sommes supporteraient un tel gouvernement? — Jugeant d'une âme sereine et la main sur la conscience, aucun citoyen ne pourrait rester tranquille et indifférent devant une oppression qui s'exerce avec tant d'ignominie.

Aussi la révolte s'étend, gagne du terrain chaque jour. Commencée dans le Sonora et Coahuila elle s'est propagée dans le Chiuhua, Sinaloa, Zacatecas, Tamaulipas, Nueva Leon, Durango, Jalisco, Vera Cruz, Tabasco et ailleurs, de telle façon qu'aujourd'hui, des 27 états qui constituent la Fédération mexicaine, c'est à peine s'il en reste sept aux ordres de Huerta puisque dans ces derniers temps, elle a encore gagné Chiapas et le Campêche où s'est soulevé le gouverneur lui-même.

LE SOULÈVEMENT EN CAMPÊCHE.

A propos du sensationnel événement survenu samedi à la Nouvelle-Orléans, nous voulons parler de l'arrestation de M. Manuel Castillo Brito, gouverneur de l'état de Campêche, fait dont la presse locale a rendu compte, nous nous occuperons ici d'une manière un peu détaillée du mouvement armé qui a eu lieu dans cet état, insistant sur ce que notre information sera en tout point entièrement digne de foi.

M. Castillo Brito est un homme cultivé, de famille distinguée, homme de caractère, brave, actif, d'impulsions généreuses. Il a conquis l'estime générale de l'état qu'il gouvernait où il jouit d'une grande popularité, gagnée par ses propres efforts, par ses vues larges et la rectitude de ses procédés.

JACK JOHNSON

N'a pas la vie très facile.

Bruxelles, 4 août. — Jack Johnson sera bientôt sans avoir un pays où se battre. L'Angleterre ne le veut pas. Il ne peut retourner en Amérique où il est menacé d'être poursuivi pour la traite des blanches. La France le supporte, mais pas assez cependant pour le tolérer dans les grands hôtels et les restaurants qui se respectent. La Belgique vient de le mettre au ban de l'opinion.

Ayant appris que le champion nègre devait s'exhiber en Belgique, le ministre de l'intérieur avait décidé que tous les combats de boxe annoncés seraient soumis à une enquête.

Mais à la suite du bruit causé par l'engagement de Johnson, le ministre a décidé de supprimer tous les combats de boxe.

volution dans le Campêche. Alors après de pénibles pérégrinations, il put gagner les Etats-Unis et de là pourvu des assistances obtenues par l'appui de M. Pino Suarez, il revint à travers les épais forêts qui s'étendent dans Bolix, Quintana Roo et Campêche et rapporta à Campêche la convention de paix subséquente à celle de la ville de Juarez.

Mais plus tard, les élections auxquelles on procéda dans l'état de Campêche, l'appellèrent à la première magistrature de cet état.

Dans ces fonctions, suivant le programme libéral sur lequel il était élu, il implanta une administration hautement progressive appelant ou maintenant autour de lui les hommes les plus compétents et les plus utiles sans aucune distinction de parti, de telle sorte que beaucoup de ceux qui avaient été ses ennemis politiques se rallièrent à lui, et le secondèrent.

(à suivre.)

UN CHANTAGE POLITIQUE.

Trois inculpés sont libérés. — Castillo Brito reste seul en prison.

Après une longue consultation, les officiers du département Fédéral de justice, ont libéré Ernesto Fernandez Artega, consul-général du parti révolutionnaire du Mexique; G. R. Matthews, agent spécial du département de justice, et J. L. Mott, assistant de Matthews, qui avaient été arrêtés samedi, sous l'accusation d'avoir obtenu \$500 de Castillo Brito, ancien gouverneur de l'état de Campêche, Mex., lui promettant de faciliter sa fuite hors de l'état de la Louisiane, pour échapper à un mandat d'extradition pour meurtre et vol.

Il paraît que le gouvernement manque de preuves suffisantes pour garder les inculpés en prison.

L'ex-gouverneur Brito est toujours sous le verrou. Il assure que la prétendue accusation est tout simplement une vengeance politique contre lui, à cause de la part active qu'il avait prise contre le gouvernement de Huerta.

Une dépêche du Mexique annonce que les papiers relatifs à l'extradition de Brito sont prêts à être expédiés aux Etats-Unis. Il est accusé d'avoir pillé le trésor de l'état et les banques, quand la révolution a éclaté au Mexique.

LE PROTECTORAT DU NICARAGUA.

Washington, 4 août. — Le secrétaire Bryan a publié aujourd'hui la déclaration suivante au sujet du traité en suspens avec le Nicaragua: "Le Président n'a pas changé sa manière de voir en regard des points principaux du traité avec le Nicaragua, dont la teneur a été remise au comité du Sénat des relations étrangères. Mais vu que la majeure partie du temps le Sénat est occupé avec le tarif et la réforme monétaire, ce traité ainsi que plusieurs autres matières importantes seront renversés jusqu'à la session régulière."

JACK JOHNSON

N'a pas la vie très facile.

Bruxelles, 4 août. — Jack Johnson sera bientôt sans avoir un pays où se battre. L'Angleterre ne le veut pas. Il ne peut retourner en Amérique où il est menacé d'être poursuivi pour la traite des blanches. La France le supporte, mais pas assez cependant pour le tolérer dans les grands hôtels et les restaurants qui se respectent. La Belgique vient de le mettre au ban de l'opinion.

Ayant appris que le champion nègre devait s'exhiber en Belgique, le ministre de l'intérieur avait décidé que tous les combats de boxe annoncés seraient soumis à une enquête.

Mais à la suite du bruit causé par l'engagement de Johnson, le ministre a décidé de supprimer tous les combats de boxe.